

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Enfin! le goût et la raison triomphant, la mode se montre résolue à abandonner ces formes extravagantes dont les femmes se coiffaient l'été dernier. Les renforcements à effet, qui faisaient croire que l'innocent chapeau avait supporté l'expression d'une grande colère ou tout au moins d'une contrariété violente, ne sont plus en faveur; les bords disgracieux par leur envergure et leur façon tombante, n'ont plus cours et voilà que les femmes vont être coiffées coquettement, avec une pointe d'originalité tout à fait de bon goût.

Nous avons vu les formes nouvelles, les pailles de fantaisie et de charmantes garnitures qui ne feront, certes pas, regretter les anciennes.

On portera beaucoup de paille noire ou de couleur assortie au costume, et l'on attendra l'été pour se parer d'un chapeau en paille blanche.

La calotte est assez haute, très peu fuyante, et carrée, pour me servir du mot consacré par les fabricants; le bord étroit, un tantinet relevé du côté le plus large; il y a aussi la calotte fuyante avec le bord rond un peu rentré; ces deux formes prennent le chignon et découvrent le visage, elles se garnissent de plumes et se drapent de velours.

La casquette chemin de fer a une petite visière, et elle est en paille mordorée ou noire; c'est avec la casquette Jockey, l'excentricité de la saison. Les deux peuvent aller fort bien à certains minois jeunes, jolis



2321

Costume en velours et gaze rose. — Costume en lainage broché noir et lainage uni.
Modèles de madame Turle, 9, rue de Glichy.

et mutins, mais elles ne peuvent être portées par la plupart des femmes, sous peine de les rendre ridicules. Nous avons vu chez madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16, toutes ces nouveautés, et admiré la manière toute gracieuse dont elle les garnit

il y a dans la disposition des plumes et des nœuds, un tour gracieux qu'on ne pourrait imiter. En ce moment, le grand succès est pour la capote faite de rangs de perles en jais, rangs maintenus sur les fils de laiton dorés qui dessinent des côtes s'évasant vers la passe; c'est charmant. La passe, bouillonnée de velours noir, est ombragée par une touffe de marabouts roses lamés or, avec une aigrette au milieu, les brides sont en velours. Le prix est de 40 fr. Cette disposition se fait en paille beige, avec une natte en paille autour de la passe et du bavolet; celui-ci dépassé par un bouillonné en velours ottoman marron, et la passe relevée, bouillonnée dessous. Des roses safranées massées en pouf avec une aigrette de boutons, sont gracieusement posées devant et un peu de côté. Le prix est de 45 fr.

Les capotes en tulle noir aideront à atteindre la saison du chapeau de paille, elles sont commodes à porter, élégantes avec leur nœud en velours et satin relevé d'une aigrette, et le prix en est si minime : 30 et 35 fr. !

Madame Boucherie fait une capote habillée en tulle d'or, voilée d'un tulle de soie de couleur avec une garniture de fleurs, assortie au tulle de soie. Voici la description d'une de ces capotes, en tulle or et tulle rubis : Petite forme très coiffante garnie, au contour, d'un courant de pois de senteur ombrés, dans les tons rubis, une touffe de ces mêmes fleurs mêlées de cornes en ruban ottoman sur le côté; les brides en ottoman. Prix : 50 fr. Cette capote bleu marine ou grenat serait aussi charmante.

Nous avons comme teinte inédite, la teinte *champignon*, de ce joli ton laiteux rosé du petit champignon frais. Cette teinte se trouve dans les tissus à la mode et aussi dans les pailles et les rubans; le champignon *lui-même* ne se montre-t-il pas sur les chapeaux ? En fait de mode, il faut s'attendre à tout, nous en avons vu et nous en verrons bien d'autres !

Un chapeau en paille noire a la calotte élevée et carrée, le bord étroit très peu relevé d'un côté et tendu de velours. Une draperie en velours enveloppe gracieusement la calotte; elle est retenue par une superbe tête de faisan royal, dont la collerette chatoyante elle-même attache des plumes plates variées de ton.

On fait encore des capotes en gaze épinglée, en gaze perlée, garnies de velours et de marabout, en tulle myosotis beige que l'on applique sur du satin; et toutes sont charmantes, sortant des mains de fée de madame Boucherie. Le chapeau de deuil coûte de 18 à 25 fr. sans voile; de 25 à 35 fr. avec voile, de 35 à 50 fr. avec fantaisie et luxueuse garniture; ces chapeaux peuvent être expédiés par retour du courrier.

Les chapeaux nous amènent naturellement à parler de la coiffure en cheveux. Ici, comme pour les chapeaux, la mode nous paraît bien plus raisonnable. Sous l'influence de nos meilleurs coiffeurs, à la tête desquels se place M. Virgile, 52, rue Basse-du-Rempart, les femmes ont compris qu'il était anti-artistique de se développer la tête au détriment de la grâce et de l'élégance. La coiffure est donc de proportions raisonnables, elle doit dessiner la forme de la tête; les cheveux doivent être légèrement disposés, les coques peu tordues et les bandeaux ondes très vaporeux. M. Virgile cherche, par toutes sortes d'inventions ingénieuses, à simplifier l'enroulement et la disposition

de la coiffure; après le croquis du peigne-tuteur, que nous avons fait paraître en janvier, nous publions aujourd'hui un autre genre de peigne des plus commodes, avec l'aide duquel la femme la moins adroite peut exécuter une coiffure qui semblerait offrir bien des difficultés.

La dernière invention de M. Virgile s'applique à la coiffure relevée à racine droite, cheveux tournés en casque ou en nœud. Les jeunes femmes qui ont la nuque peu garnie ou les cheveux mal plantés, pourront avoir recours à la nuque-postiche qui leur permettra de porter ce genre de coiffure. Les cheveux ondes doivent descendre sur le front, mais dégager les tempes; on obtient le même effet avec le *baisse-front*, que l'on pose sur les cheveux relevés à la chinoise. Le chignon remonte moins sur le sommet de la tête, et l'échafaudage de coques qui le surchargeait a disparu. Il faut cependant, avant d'adopter une nouvelle coiffure, fût-elle charmante et à la mode, essayer si elle va à la physionomie et, s'il en est besoin, faire quelques modifications pour qu'elle s'harmonise avec les traits. Tous ces petits détails ne sont pas indifférents, et nous pensons que nos lectrices se trouveront bien des leçons que M. Virgile donne avec autant de clarté que de goût. Très jolis sont les poufs qu'il organise pour la coiffure de soirée.

Et les costumes, subiront-ils quelques changements ? Hélas ! rien ne fait prévoir que ce pouf extravagant va disparaître, ni cette manche Valois, si laide depuis qu'on exagère les fronces ou les plis qui la montent. N'est-il pas triste de voir l'engouement des femmes pour des façons aussi extravagantes que déplaissantes à l'œil ?

Au moment présent, nous ne pouvons donner qu'un très superficiel aperçu de ce que l'on compte faire pour le printemps, il est encore trop tôt pour voir naître la mode réelle. Toutefois, nous avons vu chez madame Turle, 9, rue de Clichy, de charmants modèles d'une élégance vraie et qui promettent de jolies façons. Par exemple, un costume en velours pékiné et lainage à pavés d'un ton gris des plus séyants. Une polonaise drapée de côté par une suite de nœuds en ruban, avec une chemisette-blouse fuyant diagonalement vers la taille où elle s'arrête par un chou.

Un autre a une longue tunique à rayures camaïeu bronze, relevée sur une jupe en faille largement plissée. Le corsage en faille, ouvert sur une chemisette plissée à rayures. Ce costume est *comme il faut*, il me semble qu'il devra plaire.

Le costume en surah dans les tons foncés, combiné soit avec de la faille, soit avec de l'ottoman en laine, est des plus commodes à porter. Madame Turle a des dispositions et une manière de relever les draperies et de chiffonner le pouf, qui fait de ce costume un genre de tenue de ville très correct. Elle sait allier aux exigences de la mode, parfois extrêmes, un goût parfait qui atténue le trop d'originalité de quelques façons. Quant à l'exécution, elle ne laisse rien à désirer, et les garnitures sont toujours nouvelles et de choix.

La petite casaque, confection drapée, et le pince-taille seront très à la mode; celle-là en ottoman ou tout autre tissu de soie, s'ornera de frange, de dentelle et de nœuds; celui-ci, en drap, se garnira simplement de piqûres.

CORALIE L.

TISSUS

De la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre.

Cette importante maison ne publiant jamais ses prix à la quatrième page des journaux, beaucoup de dames pensent ne trouver dans ces magasins que des étoffes très chères; c'est une erreur. Les articles d'un prix modéré, élégants et de bonne qualité n'y font pas défaut; nous avons sous les yeux une collection d'échantillons, fournie de plus de douze cents types, qui nous prouve que nulle part ailleurs on ne peut trouver rien de semblable.

Pour citer quelques-uns des nouveaux tissus, nous choisissons au hasard, en donnant les prix :

Tour d'Ay. — Très beau drap de dame glacé uni, aussi fin que la soie, 5 fr. 90, largeur 120 centimètres.

Broché genre tapisserie sur beau lainage, à 7 fr. 25 le mètre; nos grandes couturières le mélangent avec l'uni à 3 fr. 90 le mètre, en 120 centimètres de largeur.

Cachemire brodé de soie (nouveau que nous ne saurions assez recommander à celles de nos lectrices qui veulent un costume habillé et solide), 8 fr. 25 le mètre, l'uni assorti, 4 fr. 75. — Ces tissus ayant 120 centimètres de largeur, le costume peut être établi pour la modique somme de 60 à 65 fr.

Ces broderies, très solides, se font ton sur ton, dans les nuances marine, vert nouveau, marron, noir; les cachemires marron se brodent également avec une soie nuance oreille d'ours d'un fort joli effet.

Autres nouveautés. — Tissu pure laine; glacé craquelé, étoffe dont on fera des costumes sans ornements, avec jupes à gros plis; le mètre, 5 fr. 25, en 120 centimètres de largeur.

De fort jolis tissus de fantaisie rayés et unis assortis, à 4 fr. 90 le mètre, grande largeur.

Un broché soie, dessin clochette très élégant, sur fond gris, marine, myrte, etc., etc., avec les unis assortis.

Un nouveau tissu, genre voile mais plus fort, avec un

dessin broché, plumetis frisé, nuances pêche et grenat sur fond marine ou, pour toilette élégante, fond écume avec frisé abricot et terre cuite.

Nous ne noterons que comme mémoire : Cachemire Indien, Mousseline de l'Inde, à 3 fr. 90 — 4 fr. 75, largeur 120 centimètres. — Surah, 4 fr. 50 — 6 fr. 50, nuances assorties à toutes les nouveautés précédemment décrites.

Nos lectrices de Paris peuvent se rendre compte elles-mêmes; pour nos abonnées de la province et de l'étran-

ger, on sait qu'il suffit d'adresser une demande, 27, rue du Quatre-Septembre, à MM. Roullier frères et Cie, pour recevoir *franco* une quantité d'échantillons de toutes ces étoffes. N'oublions pas la robe essentielle, simple et sérieuse, quoique élégante, en cachemire de l'Inde. — Non seulement la Compagnie des Indes en offre une collection complète aux nuances innombrables et charmantes, mais ces nuances sont assorties aux belles soirées : sicilienne, ottoman, surah gros grain, et l'on peut, 27, rue du Quatre-Septembre, trouver de suite ces deux étoffes si difficiles à réassortir *soie* et *laine*.

VELOUTINE C. FAY
9, rue de la Paix.

La Veloutine est une excellente poudre de riz dont les qualités sont tonifiantes pour la peau. Impalpable, elle laisse un léger duvet qui préserve du hâle ou des ardeurs du soleil. Il entre dans sa composition une partie de bismuth, auquel la Veloutine doit ses effets salutaires. Comme toutes les très bonnes préparations, la Ve-

loutine a des contrefaçons, contre lesquelles nos lectrices feront bien de se garantir, en n'acceptant que comme véritables les boîtes portant le cachet de l'inventeur. La Veloutine est blanche, rosée, ou crémée, teinte dite Rachel, et coûte 5 fr. la boîte avec houppe, 4 fr. sans houppe. Elle se vend en boîte blanche, rouge et verte. Écrire directement à l'adresse donnée.



Costume en tissu grain de poudre grenat et pékin à rayures.
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 73 et 75).

Costume de dîner en velours grenat et gaze rosée à rayures de satin. — Sous-jupe en taffetas; au bas deux petits volants tuyautés, et au-dessus une très haute bande de velours grenat qui fait transparent sous une broderie écru. La partie supérieure est couverte d'un haut bouillonné en gaze que traverse diagonalement une petite draperie fixée aux extrémités par des cocardes en velours grenat; der-

rière, une tunique pouffonnée. Corsage en gaze à longue pointe avec petite draperie pincée devant. Le décolleté en cœur est suivi par un fichu en gaze et dentelle, qui se détache sur un dépassant en velours. A la manche arrêtée au coude, une dentelle surmontée d'une draperie et un nœud en velours.

Costume en lainage uni et broché noir. — Jupe garnie

de trois plissés rabattant l'un sur l'autre, avec une draperie plissée sur laquelle s'ouvre la tunique qui est en broché. Tunique très pouffonnée. Frange en chenille dite queue de rat. Corsage en broché à basque ronde, garnie de chenille. Un col montant en velours, une frange de chenille en jabot et un parement en velours à la manche ronde.

Costume en tissu grain de poudre grenat et pékin

grenat, velours et moire. — Jupe en taffetas; un plissé au bas; au milieu du tablier un plissé éventail cerné par des panneaux en pékin. Une petite draperie, sur la partie supérieure, vient se perdre dans le pouf de la tunique. Corsage-veste à petite basque rapportée, avec un col-châle ouvert en cœur et une manche ronde boutonnée extérieurement. Col montant et cravate en percale.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4458

Costume de dîner en tissu de jais et satin, corsage en velours rubis. — Sous-jupe en taffetas avec un plissé en satin, couverte aux trois quarts d'un tissu de jais; la partie supérieure drapée de satin avec un pouf chiffonné et de longs pans. Corsage en velours rubis à longue pointe avec des bouclettes en velours suivant le contour. Une chemisette en tulle perlé voile l'ouverture en cœur, un col montant en velours et une collerette en dentelle noire. Manche demi-longue en velours, drapée de tulle perlé avec une dentelle au bord. — Bas de soie grenat. — Souliers en satin noir.

Costume de visite en surah carmélite. — Jupe en taffetas; au bas un plissé. La seconde jupe en surah a le bord inférieur découpé en larges créneaux qui s'ouvrent légèrement sur une belle frange en chenille faite de trois brins formant gland. La tunique est drapée de plis fuyants de droite à gauche, plis cachés sous le côté droit qui reste mobile. Corsage à pointe, une frange autour de l'encolure et en jabot. Manche ronde avec un très petit parement et un nœud. — Capote en feutre carmélite ornée de ruban velours et faille de deux tons carmélite. — Gants de Suède. — Bottes en chevreau brillant.

CAUSERIE

LES EXPOSITIONS



N juge éminent en matière d'esthétique, déplorait dernièrement devant nous le nombre toujours croissant des expositions de peinture, qui sont loin de contribuer, selon lui, à l'élévation du goût et au développement bien entendu des beaux arts : — Remarquez, disait-il, combien, à mesure que le foule se porte à la *Crémérie* ou aux *Mirlitons*, les salles du Louvre sont abandonnées! Des gens qui n'y ont peut-être jamais mis les pieds, éprouvent en revanche le besoin de connaître toutes les aquarelles exposées rue de Sèze; on conduit nos jeunes filles devant le portrait pomponné de madame Thirion-Montauban, plutôt que devant la *Joconde*; des parents timorés qui craindraient de laisser leurs yeux se poser sur l'*Antiope* du Corrège ne voyant aucun inconvénient à leur permettre d'affronter la nudité des *femmes au bain*, de M. Gérôme. Il s'ensuit que le meilleur est délaissé pour le moindre, et qu'un *entraînement* peu judicieux amène bien des gens à prendre de la crème fouettée pour de la peinture.

Il y a du vrai dans cette assertion qui, au premier abord, semble paradoxale. Nos musées sont vides et l'on s'écrase dans les cercles où le compte des toiles qui valent la peine d'être cherchées serait bien vite fait, cette année surtout.

La rue Volney, malgré un nombre considérable d'envois, est assez pauvre en réalité. Lorsqu'on a vu la fraîche et poétique *Source en Bretagne*, de Bernier, — le vigoureux *Busnach* peint en veste rouge,

par Delaunay, — une étude de massifs cheveux roux plus étrange que séduisante, signée Henner, — un adorable portrait de jeune fille, fraîche et souriante sous son grand chapeau, par Machard, — quand on est resté quelque temps fasciné sous le noir regard de la superbe *Mulâtresse* en turban jaune qui fait grand honneur à M. Saintpierre, — on n'a plus qu'à s'en aller après avoir salué avec un peu d'impatience le rire sempiternel de madame Samary que Lanson a cette fois immobilisé en terre cuite.

La place Vendôme est mieux partagée. *Le premier baiser*, de Saint-Marceaux, suffirait pour y attirer un public ravi : c'est l'Amour et Psyché modernisés d'une façon chaste et naïve dans ces deux jeunes têtes qui se rapprochent, elle timidement surprise, lui presque craintif, l'âme sur les lèvres. Cette maigre figure d'adolescent est modelée de main de maître, mais la fillette passive et subjuguée, enfant hier encore, et tout à coup sérieuse, est à elle seule un poème.

Franceschi a prêté de bien belles épaules à mademoiselle Reichemberg qui nous semblait naguère moins étoffée dans *Smilis*, sous sa mousseline virginale. Pauvre *Smilis* si remplie de délicatesse et de talent, et cependant *injouable*, comme ce joli marbre l'évoque tristement pour nous!

Tout le monde souhaitait le succès de M. Aicard, le poète vibrant et inspiré, l'auteur de *Miette et Noré*, c'est tout dire! Jamais acteurs plus parfaits ne se trouvèrent devant un auditoire plus sympathique. Mais hélas! la pierre angulaire, le bon sens fait défaut et cette qualité là est indispensable au théâtre. Tout ce qui aurait pu être expliqué, rendu intéressant dans



Falconer imp. Paris

4458

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 107, r. Richelieu. Modes de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
 Toilette de la M^{me} FAY, 9, r. de la Paix. Coiffures de la M^{me} VIRGILE, 52, r. Basse du Pempart.

un livre, a paru choquant et absurde dans la pièce. Quelle ravissante nouvelle on aurait faite avec ces quatre actes manqués ! Suspendue au sourire spirituel et mutin de mademoiselle Reichemberg, je me rappelle tant de mots délicats, de si jolis jeux de scène, l'instant par exemple où la jeune femme, qui est une jeune fille, se jette dans les bras de son mari qui est son père, lorsque part le lieutenant qu'elle aime sans le savoir, car elle ne sait rien, elle ne comprend rien, pauvre enfant, c'est son lot, invraisemblable et irritant dans la vie. Vous étiez vraiment trop innocente, mademoiselle Reichemberg ! N'importe, nous n'avons jamais vu, railleurs que nous sommes, rien de candide et de touchant comme cet aveu muet. Et c'est dans *Smilis* aussi ce mot profond : « Pourquoi faut-il que toutes les manières d'aimer ne portent qu'un seul nom ? » Avec tant d'autres choses, *trouvées* originales et délicates, et mélodieuses... nous allons dire tant de beaux vers, cette prose étant poétique comme la poésie même ! N'importe les perles semées à profusion sur une trame trop faible et surtout factice, n'ont pu sauver ce drame qui, ne reposant sur aucune vérité humaine, s'est évaporé en nuées insaisissables. « Exquis, mais ennuyeux », disait en sortant une femme d'esprit.

Paris tout entier a confirmé ce jugement. Pardon, chères lectrices, *Smilis-Reichemberg* nous a trop longtemps arrêtées.

Revenons à nos moutons, à ceux de M. Vayson, si vous voulez, qui méritent bien une mention spéciale, puis, sans quitter les bêtes, nous nous étonnerons un peu devant le lion de M. Gérôme, qui regarde fixement le soleil : *Deux Majestés* ; nous envierons les heureux possesseurs des griffons si bien ébouriffés, par MM. Jadin et Hermann Léon ; nous nous attendrions, avec la jolie pleureuse un peu maniérée, dont M. Tofano nous détaille la toilette élégante, sur la mort de ce serin regretté presque autant que le moineau de Lesbie.

Après quoi, nous passerons aux portraits. Le plus beau, sans contredit, nous fait connaître la physionomie spirituelle de Philippe Gill interprétée par le pinceau de M. Cabanel. Nous aimons moins le magistrat apparemment apoplectique que M. Baudry affublé d'une si singulière coloration : ne le dirait-on pas éclairé par un brasier ? Carolus Duran n'est plus revenu à ses premiers succès ; il a du moins la bonne fortune de présenter à l'admiration des connaisseurs en beauté aristocratique, une bien jolie comtesse blonde, mieux habillée que la vicomtesse brune, autour de laquelle M. Sargent a répandu des flots de rouge. Cette couleur a beau être en vogue, au point que dans les salons on croirait à un uniforme, il ne faut pas abuser des reflets lie de vin. Excès de distinction chez madame de Courval, immobilisée dans une raideur d'automate que maintient le plus incommode des carcans de perles, par Jacquet.

Wencker, quelque peu réaliste, mais sans rechercher le laid et avec un merveilleux sentiment de la couleur, a donné un morceau de peinture qui repose des grâces artificielles auxquelles sacrifient MM. Saintin et autres : le portrait d'une dame en noir, digne pendant du portrait de l'éditeur G. Masson.

Nous ne trouvons pas que M. Jalabert ait rendu toute la puissance de cette physionomie de penseur et

d'honnête homme qui est celle de M. Emile Augier ; la bonhomie est là et la finesse ; le reste manque. Il faut renvoyer M. Jalabert aux femmes élégantes et vaporeuses. Meissonnier, de son côté, n'a pas su nous indiquer assez fermement à qui nous avons affaire en peignant dans de trop grandes proportions pour les habitudes de son pinceau, ce Chenavard, artiste étrange et tourmenté, causeur paradoxal, écrivain curieux. Il est redevenu lui-même dans son portrait du docteur Guyon, mais quelle singulière idée ont nombre de peintres, cette année, de couvrir leurs tableaux à l'huile d'un verre ?

La peinture militaire est dignement représentée par la *Mitraille* de Detaille (fâcheuse consonnance) et l'*Embuscade* de Neuville qui, en brochant ensemble le panorama de la bataille de Champigny, semblent s'être pénétrés jusqu'à un certain point des qualités l'un de l'autre. Protais promène plus pacifiquement ses jolis dragons dans de frais paysages. Quant à ces intérieurs de Fichel, à ces fruits savoureux de Philippe Rousseau, à ces *espagnolades* de Worms, nous les avons admirés cent fois.

La monotonie, voilà l'impression d'ensemble qui nous reste ; tous les ans, les mêmes choses reviennent, et c'est rarement un progrès que l'on peut signaler dans ces semi-répétitions. Notre remarque s'applique surtout à l'exposition de la rue de Sèze. C'est convenu, l'aquarelle est portée au dernier degré de perfection, mais cette perfection, de grâce, variez-la un peu ! On nous répondra que M. Vibert ferait mieux de persister dans l'esprit à outrance que de verser dans la niaiserie du sujet et le japonisme de l'exécution ; que M. Le Blont a eu tort d'être infidèle à ses chouans, puisque ses marins ne les valent pas ; que les chats de M. Lambert se sont vengés d'avoir été négligés pour des chiens, bien amusants du reste ; que M. Claude réussit médiocrement la paysannerie s'il entend bien les scènes d'équitation mondaine, et qu'en revanche on est toujours heureux de rencontrer les compositions éternellement semblables à elles-mêmes, de ces vétérans de l'art, Français et Lami. Nous savons gré cependant de ses nouveaux efforts à M. Maurice Leloir, le seul des Leloir qui nous reste, hélas ! Les dessins destinés à illustrer le *Voyage sentimental* de Sterne sont incontestablement supérieurs à ses aquarelles et lui marquent une place dans le genre où l'ont précédé Moreau, Eisen et tant d'autres petits maîtres du XVIII^e siècle. De même le sens humoristique poussé parfois jusqu'à la charge mais si brillant toujours de M. Worms, se manifeste avec un sel nouveau dans les dessins qui vont embellir l'édition de luxe du « *Don Quichotte* ». Et combien les scènes militaires dessinées, surpassent encore à notre avis les scènes militaires peintes par M. Detaille !

Si la société des aquarellistes a fait une perte irréparable en la personne de Louis Leloir, elle s'enorgueillit en revanche de deux recrues récentes : M. Zuber dont les paysages du midi sont d'une fraîcheur et d'une légèreté de ton au-dessus de tout éloge, et M. Adan qui possède à un si haut degré les rares qualités de la perspective aérienne. Mais nous ne savons jamais s'il faut féliciter les peintres de se tourner vers le genre à la mode, qui diminue souvent, qui parfois

(La suite à la page 80.)



N° 1. Tablier en taffetas nuage, pour servir le thé. Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 1. Tablier en taffetas nuage.

Garni au contour d'une dentelle genre Alençon, et drapé à gauche sous un chou en ruban; à droite une poche-aumônière ornée d'une rose. Deux rangs de fronces resserrent l'ampleur, devant, à la taille, et des velours noirs sont croisés en épaulette.

N° 2. Tablier en gaze de soie imprimée de roses de tons éteints.

Au bas une dentelle qui remonte en spirale sur les côtés. La façon est échancrée à la taille, et dessiné une petite bavette décollée, cernée par des épaulettes en soie et dentelle, lesquelles sont attachées, sur l'épaule, par un chou en dentelle. Le

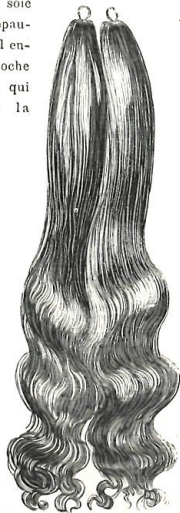


N° 10. Coiffure exécutée par M. Virgile, rue Basse-du-Rempart, 52.

ruban de soie qui fait l'épaulette descend encadrer la poche et la partie qui passe sur la



N° 7. Baisse-front, exécuté par M. Virgile.



N° 8. Mèches ondulées pour chignon.

hanche; un nœud derrière.

N° 3. Corsage en velours et dentelle blanche.

Le corsage en velours est complété, devant, par un gilet en satin crème, sur lequel se coiffe une dentelle qui tourne dans le bas; cette dentelle contourne la basque, dont le bord se détache dessus. Col montant en velours fermé par une agrafe artistique. Manche en dentelle et jockey breton monté par des fronces.

N° 4. Peigne-Virgile pour faciliter la coiffure.

Prix : 30 francs en écaille; 12 francs en imitation.

N° 5. Chignon sur peigne-Virgile.

Commencement de coiffure

exécutée sur le peigne Virgile, avec deux mèches de soixante centimètres de longueur, montées carrées et frisées au tiers. Si la



N° 4. Peigne-Virgile. Modèle déposé de M. Virgile, coiffeur, rue Basse-du-Rempart, 52, Paris. Commencement et exécution de chignons et de coiffures, par M. Virgile.



N° 3. Corsage en velours grenat et dentelle d'Alençon. De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

personne a très peu de cheveux, on peut facilement dégager la nuque en relevant mollement les pointes tombantes, que l'on agrafe-rail sur l'anneau du milieu. Les deux mèches, 50 fr.; avec le peigne, 60 fr.

N° 6. Chignon pour coiffure de soirée.

Ce chignon est composé de trois mèches ondulées de cinquante-cinq centimètres de longueur. Prix : 90 fr.; avec le peigne, 100 fr. M. Virgile joint à l'envoi du chignon un modèle fait en papier et fil de fer pour que l'on puisse recueillir le chignon soi-même et facilement.

N° 7. Baisse-front.

En petite frisure sur

gaze, il coûte 25 francs; sur dentelle-cheveux, 40 francs.

Tous les basse-fronts peuvent être faits exactement d'après le



N° 6. Chignon pour coiffure de soirée, exécuté par M. Virgile.

visage, il suffit d'envoyer une photographie de la personne



N° 9. Mèches, tournées à l'extrémité.



N° 2. Tablier en gaze de soie crème imprimée de bouquets. De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

à M. Virgile, rue Basse-du-Rempart, 52.

N° 8. Deux mèches montées carrément.

Longueur, soixante centimètres; poids, soixante-quinze grammes; prix : 70 francs.

N° 9. Deux mèches montées en pointe, tournées à l'autre extrémité.

Longueur, soixante centimètres; poids, soixante-quinze grammes; 50 fr.



N° 5. Chignon sur peigne-Virgile.

N° 10. Coiffure exécutée sur le peigne-Virgile.

Cette coiffure est composée de mèches roulées, retenues dans les agrafes du peigne, et relevées en racine droite.

tue à tout jamais leur talent. Lewis Brown, entre autres, n'est plus propre qu'à l'aquarelle. Il faut être Harpignies pour rester partout supérieur.

* *

Ceux qui ont fait les nombreux pèlerinages de rigueur à l'Exposition actuelle de l'École des Beaux-Arts (car nous avons pour le moment quatre expositions!) n'hésitent pas dans leur préférence pour le dessin pur et simple. Cette exposition des dessins modernes, plus intéressante encore à notre gré que celle des portraits du siècle, est également au service d'une idée charitable. Elle soulagera les artistes infirmes et malheureux, les veuves, les orphelins; quelle heureuse inspiration de mettre ainsi le plaisir des yeux et de l'esprit au service de la bienfaisance! Les vastes salles, tapissées l'an dernier de figures plus ou moins célèbres, regorgent aujourd'hui de chefs-d'œuvre d'un autre genre, sans qu'on soit tenté de dire: « Il y en a trop » quoique la fatigue physique vous prenne. On marche en effet jusqu'à se lasser, de merveilles en merveilles, depuis les escarpolettes galantes de Fragonard et les pastels enchanteurs de Latour, jusqu'aux spirituels débardeurs de Gavarni et aux types vigoureusement comiques de Daumier; depuis les suaves compositions de Prudhon, cet interprète incomparable, tendre et mystérieux de la beauté féminine, jusqu'aux portraits si vivants de Henri Regnault; depuis les troupiers de Charlet et de Raffet, jusqu'à ceux de Bellangé. Les taureaux de Brascassat vont de front avec les troupeaux superbes de Rosa Bonheur; les fauves de Barye laissent déjà deviner, tant le dessin en est nerveux et puissant, tout le relief que leur prêtera le bronze.

Honneur aux architectes! à Duban, à Viollet Leduc surtout! Vit-on jamais rien de savant et d'attrayant à la fois comme la restitution du théâtre de Taormine en Sicile, par l'auteur de « l'histoire d'un Chat et d'une boîte de soldats de plomb? »

Aligny rivalise pour la sévérité des lignes et la noble ordonnance de ses paysages, avec Bertin. Cette interprétation un peu convenue de la nature contraste avec le *pittoresque*, comme l'entendait Millet. Si l'on nous demandait de choisir dans ce ramassis de chefs-d'œuvre, nous désignerions certains crayons noirs de ce maître, inspirés par les bords du Loing et les bruyères de la forêt de Fontainebleau. Rousseau, l'émule de Millet en peinture, est loin de l'égaliser pour l'intérêt du dessin. Plus d'un artiste qui laisse parfois à désirer sous le rapport de la composition et de la couleur se montre irréprochable dans ses études, et vous force à revenir sur d'anciennes préventions. Il faut

voir la perfection qu'atteint Puvis de Chavannes avant la fresque, avant le carton, et combien Delaunay est supérieur à lui-même, le crayon à la main. Français se dépouille ici d'un certain apprêt, d'une certaine convention qui gâte ses œuvres achevées. Les petits portraits de Gigoux sont d'une finesse charmante. Les compositions décoratives de Galland font penser à des diminutifs de Veronèse. Victor Hugo a mis quelque chose de l'âpre grandeur des *Burgraves* dans le *Burg* digne de les loger; sa *vieille maison à Genève* recèle ce sentiment profond du moyen âge qui remplit les pages de *Notre-Dame de Paris*.

Il y a de la couleur quand même dans le noir et le blanc maniés par Gericault. Une curieuse aquarelle de Lami, l'*Inauguration du palais de Versailles*, est rehaussée d'un autographe de la reine Marie-Amélie qui en précise la date. Corot perd à être rencontré à travers ses faibles esquisses; les Ary Scheffer ont vieilli: pâles comme des ombres ils semblent s'évanouir déjà dans un lointain passé. Les études de David rappellent avantageusement son *Jeu de Paume*, son *Serment des Horaces*: les notes valent mieux que l'ouvrage qui en est sorti. Ce n'est pas dans ses compositions au crayon, soignées à l'excès et froidement consciencieuses, qu'il faut chercher toute la force et la spontanéité du talent de M. Ingres; elles se révèlent mieux dans ses portraits si expressifs; qui donc oubliera le sourire et le regard de madame d'Haussonville?

Nous n'en finirions pas dans notre énumération, dans nos trouvailles. Rien de plus intéressant que de voir le peintre poursuivre, modifier, retoucher au moyen d'études successives le sujet d'un tableau; Gleyre, Meissonnier, Fromentin nous donnent ce plaisir, chacun à sa manière.

Il y a dans ces feuilles volantes toute la sincérité qui rend précieux les autographes. C'est une véritable intimité qui s'établit ici entre nous et les maîtres de notre école moderne; nous les envisageons à un point de vue nouveau, nous les classons à leur véritable place, selon qu'ils ont plus ou moins pratiqué ce que M. Ingres appelait la probité de l'art, ce soin scrupuleux du dessin auquel les artifices de la couleur ne sauraient suppléer. On ne pourra dire assurément que l'exposition de l'École des Beaux-Arts n'est point de celles qui font faire des progrès au goût. Elle offre au contraire de belles leçons et de grands exemples, desquels profiteront, espérons-le, quelques jeunes artistes en vogue, naïvement persuadés qu'avec du *chic* et de la *patte* on peut se passer de tout le reste devant la postérité.

T. B.

PENSÉES & MAXIMES

Il n'existe pas de conversation sans bienveillance, sans politesse, sans imagination, sans esprit naturel, naturel, sans bon sentiment. Ni l'éducation, ni l'éloquence, ni le trait, ni le brio, ni la raillerie seuls, ne font un causeur charmant et véritablement accepté.

Le gain de notre étude c'est en être devenu meilleur et plus sage. (Montaigne).

* *

Le loisir n'est, pour un esprit actif et cultivé, que la liberté de choisir son occupation. (C*** Diane.)

LE MARIAGE DE BLANCHE

(SUITE)

XIII



LUCILE, assise près de sa fenêtre, tient à la main un ouvrage qui n'absorbe pas sa pensée, car un chant joyeux s'échappe de ses lèvres roses, et son regard erre parfois dans la direction de la mer.

Attend-elle une visite, ou l'Océan, dont chaque vague étincelle comme une étoile, excite-t-il seul cette attention persistante?

La première hypothèse est la plus vraisemblable, car son visage s'épanouit lorsqu'une mince silhouette se dessine sur le sentier longeant la falaise.

Elle se lève, souriante et rougissante, pour accueillir la mère de Marcel; puis, sur la proposition de Blanche, toutes deux prennent bientôt le chemin de la grève.

La conversation languit d'abord, comme il arrive lorsque les mots ne répondent pas aux pensées. Lucile éprouvait un léger embarras devant la gravité de Blanche; celle-ci hésitait... Quelle peine elle allait infliger!

Quand le nom du docteur fut prononcé, les joues de la jeune fille s'animèrent.

« Marcel est parti ce matin.

— Ah!

— Il a décidé brusquement ce voyage, dont la durée n'est pas définie. »

Les roses s'étaient effacées, et, en dépit d'elle-même, Lucile regardait Blanche d'un air interrogateur.

« Vous partirez aussi bientôt, chère enfant, continua la veuve qui ne savait comment poursuivre sa pénible tâche.

— Oui, madame; nous quitterons Saint-Jean dans huit jours.

— Regretterez-vous notre plage? »

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête, puis craignant d'avoir été dure :

« Je vous regretterai, madame, murmura-t-elle.

— Lucile, nous reverrons-nous jamais?

— Je crois que non. »

Cette réponse fut faite si bas, que madame Volkstein la devina plutôt qu'elle ne l'entendit.

Les deux promeneuses s'étaient assises sur un quartier de roc poli par le roulement des vagues; Blanche entoura de son bras la taille de sa compagne.

« Lucile, je ne sais comment aborder un sujet qui m'opprime. Mon affection pour vous m'autorise peut-être à parler... elle m'y engage sûrement... Je crains de vous blesser et je souhaite être franche. »

Mademoiselle de Garche releva la tête d'un mouvement un peu fier.

« Je vous écoute, Madame, parlez sans crainte : de vous, je puis tout entendre.

— C'est de mon fils que je voudrais vous entretenir. »

Lucile avait tréssailli; Blanche lui prit la main :

« Il s'était bercé d'un rêve bien doux pour lui comme pour moi; si le bonheur nous était encore possible, ce bonheur n'aurait pas d'autres traits que les vôtres... Lucile, à peine votre mère vous eût-elle plus tendrement aimée que je ne vous aime... Le croyez-vous? »

Une faible pression de la main glacée que Blanche tenait dans les siennes répondit seule à la pauvre femme.

« Eh bien ! il faut me croire encore lorsque je vous affirme la profondeur de nos regrets... Non, ce mot ne rend point ma pensée; il ne peint pas la douleur dont je fus témoin. En renonçant à vous, Marcel renonce à tout ce que la vie lui réservait de charme..

— M. Volkstein est libre, madame; nul engagement ne nous lie, et je ne comprends pas... »

Malgré la froideur du ton, la voix tremblait légèrement.

« Il est libre, peut-être, mais son cœur ne l'est plus. Lucile, hier il vint à moi, l'âme épanouie, le front radieux, pour me demander d'accueillir sa fiancée... Il espérait que vous ne le repousseriez pas et voulait que je fusse sa messagère auprès de vous... »

Blanche se rapprocha de la jeune fille dont la respiration s'était imperceptiblement accélérée.

« Le message que je vous apporte est, hélas ! un message de deuil. Ne détournez pas la tête, pauvre enfant; ne cherchez point à me cacher votre triste surprise : Marcel mérite votre sympathie et votre pitié, c'est un homme loyal. Il se sépare de vous parce qu'un obstacle imprévu, insurmontable se dresse... Ah ! ne l'accusez pas; c'est moi qui voulus son départ. »

La petite main fit un effort pour se dégager de la cordiale étreinte.

« Et si je voulais son départ, c'est que cette union causerait votre malheur irréparable... Chère Lucile, ne tentez pas de comprendre mes paroles, n'en cherchez point le sens... mais croyez-les et pensez quelquefois à l'infortunée mère qui ne vous oubliera jamais. »

L'œil humide de Lucile regardait, sans les voir, les flots calmes et bleus qu'agitait à peine une douce brise. Les oiseaux de mer se reposaient dans ce lieu tranquille; la voix affaiblie des deux femmes ne leur inspirait nul effroi. A l'horizon, une voile signalait parfois la barque d'un pêcheur, ou bien une colonne blanchissante s'élevait vers le ciel azuré comme les vagues...

Une poésie suave, pénétrante, se dégageait de ce tableau dont un seul point troublait la paisible har-

monie : la goëlette échouée qui, à marée basse, ressemblait à un noir écueil.

Quand le regard de Lucile rencontra cette épave, de troublantes pensées envahirent son esprit. Elle se rappela la nuit sinistre, les terreurs éprouvées... ; elle revit la barque abordant sous un rayon de soleil, au milieu des cris de joie... elle entendit les paroles entrecoupées, aveu d'un amour qui trouvait écho dans son âme... Et brisée par ses souvenirs, dépouillant le masque impassible qu'elle voulait garder, elle se couvrit le visage et poussa un long sanglot...

Nulle explication ne fut échangée. Lorsque Blanche et Lucile se sentirent assez fortes pour regagner le village, assez maîtresses d'elles-mêmes pour retourner parmi les indifférents, elles reprirent le sentier des grèves. Appuyées l'une sur l'autre, elles gardaient le silence, mais leurs cœurs se comprenaient..

L'air était imprégné de senteurs marines et vivifiantes ; le soleil dorait encore les vagues, les oiseaux s'envolaient à tire-d'aile en poussant des cris joyeux... Mais devant les yeux de Lucile s'était étendu un voile sombre, et la nature entière lui apparaissait à travers ce crêpe.

XIV

L'hôpital de Sainte-Marie à X..., est célèbre dans tout le département par sa bonne organisation et le dévouement des sœurs infirmières.

Lorsqu'un malade y vient chercher la guérison ou les secours suprêmes, l'accueil qu'il reçoit fortifie son âme avant de soulager son corps. Sans doute, les religieuses qui se consacrent à l'apaisement des douleurs humaines sont partout d'humbles héroïnes ; mais dans la maison qui nous occupe, l'impulsion donnée par la supérieure anime mieux encore tous ces courages et groupe toute ces abnégations.

C'est une femme presque jeune ; du moins, on le penserait en rencontrant ce limpide regard empreint d'une douce énergie... Mais des rides sillonnent ce front d'ivoire encadré d'étamine, et l'on ne sait si elles sont creusées par l'âge ou par un excès de longues fatigues.

La mère Sainte-Marthe a connu le monde avant de revêtir la bure, bien qu'une jeunesse souffrante l'ait empêchée de prendre part à ses plaisirs.

Est-ce à cette connaissance du monde qu'il faut attribuer le charme de sa conversation ? Ou la maturité d'un esprit vivifié par de surnaturelles lumières ajoutée-t-elle à cette expérience quelque chose de plus profond et de plus attrayant ?

Quoiqu'il en soit, la supérieure est certainement une femme remarquable, et les visiteuses assez privilégiées pour la voir souvent professent à son égard la plus tendre vénération.

Mais la sainte femme appartient avant tout à ses malades. C'est entre des lits d'hôpital qu'elle a voulu passer sa vie ; nulle existence ne lui semble plus belle ni plus enviable, et les pauvres créatures accoutumées à ses soins célèbrent ses louanges avec un touchant concert.

Si les sœurs de la mère Sainte-Marthe imitent son zèle, une autre personne rivalise avec elles de dévoue-

ment : c'est le médecin qui soigne leurs pensionnaires.

Depuis plusieurs années, il habite X... — son arrivée précéda celle de la supérieure ; — et de même que les bonnes religieuses, il est la providence des malades et des deshérités.

Son ministère s'exerce même sur un plus vaste champ que le leur, puisqu'il n'est pas matériellement circonscrit par les murailles d'un couvent. Ceux qui l'ont rencontré dans les quartiers les plus reculés, aux chevets les plus misérables, savent seuls ce que cette âme contient de charité expansive.

Dans le monde, avec ses égaux, le jeune docteur se renferme dans une froide réserve ; quelques-uns le trouvent fier, d'autres l'accusent d'égoïsme... Peu importe, du reste, l'appréciation des hommes à celui qui n'attend plus d'eux ni justice ni bonheur.

Les hivers ont succédé aux hivers depuis que Marcel Volkstein s'est établi à X... Il y vint broyé par une découverte terrible, l'amertume et la désespérance dans le cœur. Sa mère, sa pauvre mère qui ne vivait que pour lui, l'accompagna dans cette nouvelle résidence ; ce devait être la dernière étape de son pèlerinage douloureux.

Un soir, la compagne de Franz s'endormit dans le Seigneur, les yeux rivés aux yeux de son fils, le nom de Marcel sur les lèvres, et le médecin resta seul à son foyer désert.

Ce que fut son existence à la suite de cette séparation, nul ne pourrait le dire ; il s'en rend à peine compte. Un incessant travail développe des facultés que l'inaction eût émoussées ; le temps que le docteur ne donne pas aux malades est consacré au labeur le plus ardu ; c'est en s'arrachant à lui-même qu'il peut demeurer fort et cacher son intime tourment.

L'heure de la visite a sonné, et les malades attendent avec impatience leur soulagement quotidien.

Il se présente sous les traits de Marcel Volkstein dont l'habileté professionnelle et le ton affable ont depuis longtemps conquis toutes les confiances. Quand le médecin entre dans la salle, il n'est pas une tête qui ne se soulève de son oreiller.

Le docteur Volkstein s'approche d'un jeune homme dont le visage hâve et contracté annonce une fin prochaine.

« Comment allez-vous ce matin, mon pauvre garçon ? Pas mieux?... Allons, courage ; voilà une potion qui vous fera du bien.

— Monsieur le docteur, est-il temps de voir l'aumônier ? Dites-le moi franchement ; j'ai au village une vieille mère... elle sera bien aise d'apprendre que je n'ai pas oublié le catéchisme.

— Il est toujours sage de nous tenir prêts à paraître devant Dieu, mon ami. D'ailleurs, les encouragements de monsieur l'aumônier vous consoleront en vous rappelant la mère qui prie pour vous. »

Marcel marchavers un autrelit, après avoir murmuré quelques mots à une religieuse qui fit un signe d'assentiment.

Le numéro près duquel il s'arrêta était un maçon qui, en tombant d'un échafaudage, s'était fracturé les deux jambes. Le malheureux délirait ; une fièvre ardente empourprait ses joues et trahissait sa souffrance,

cependant il reconnut Marcel, et un éclair de raison s'alluma dans ses grands yeux caves.

« J'ai vu vos enfants et votre femme, disait cette voix qui, pour les mourants, trouvait des inflexions de compatissante tendresse; ils vont tous bien. Les petits sont frais et roses; la santé de l'ainé ne doit plus vous inspirer d'inquiétude. Germaine travaille avec énergie; elle pourvoit à tout, et son unique préoccupation est votre rétablissement. »

— A d'autres, monsieur le docteur! Je ne sortirai d'ici que les pieds en avant... Mais c'est égal, vous êtes un brave homme et je vous dois une fière reconnaissance pour votre charité. »

Le blessé bégaya encore quelques paroles inintelligibles; déjà sa tête s'égarait; mais dans son rude langage, il avait interprété le sentiment général.

Marcel continua sa visite, semant un conseil, une consolation là où il ne pouvait faire luire l'espérance. Au moment où il quittait cette salle pour en parcourir une autre, la sœur qui l'accompagnait lui dit :

« Vous allez voir un nouveau venu qui nous est arrivé il y a quelques heures; je crains qu'il ne soit bien mal. »

Quand le médecin s'approcha du lit désigné, le malade sommeillait légèrement. C'était un vieillard; ses

cheveux gris tombaient en désordre sur son front aux rides profondes; ainsi que le disait la sœur, le cachet de la mort était imprimé sur cette blême physionomie.

Lorsque Marcel lui prit la main, il ouvrit des yeux étonnés :

« Où suis-je? Ah! je me souviens... on m'apporta en ce lieu... je suis à l'hôpital. »

L'amertume de son accent frappa le jeune homme.

« Désirez-vous faire prévenir quelque parent? interrogea-t-il avec bonté. »

— Non, je n'ai plus de parent... Je voyageais... je suis tombé malade en traversant cette ville...

— Rien ne vous manquera, soyez-en sûr. Dès que ce sera possible, vous continuerez votre route.

— A quoi bon? Autant vaut mourir ici. »

L'âpre découragement que décelaient ces paroles fut attribué à un état de santé assez grave, d'ailleurs, pour justifier cette disposition d'esprit.

Le labeur ou les chagrins avaient usé les forces de cet homme; la fièvre qui, sans doute, le minait depuis longtemps, l'abattait avec une violence qui ne laissait guère d'espoir.

GEORGES DU VALLON.

(La fin au prochain numéro.)

DEVINETTES

PROVERBE

A l'aube, le coq chante et le chien se réveille;
Le papillon léger voltige avec l'abeille
Et les grillons quittent leurs trous;
La timide brebis, la chèvre audacieuse
Rencontrent, en gagnant la lande spacieuse,
La vache et le bœuf roux;
L'ânesse brait sans trêve, à la ronde entendue;
La cavale hennit coquettement tondue;
Dans le clocher, sur la hauteur,
La cloche sonne avec lenteur;
La voix du pâtre monte en un pieux murmure
Vers le Dieu créateur dont la main lui mesure
Les biens et les maux tour à tour.
Et, dans le val ombreux, un souffle du vent passe
Qui secoue et répand les parfums dans l'espace
Pour saluer un nouveau jour.

ÉNIGME

On rencontre en la sainte Bible
Trois personnages bien distincts,
Exempts de la règle inflexible
Qui domine tous nos destins :
L'un d'eux n'a point connu de mère,
Il vécut, et n'est jamais né;
— Vivant, l'autre a quitté la terre
Sans être à la mort condamné;
— Enfin, nous voyons une femme
Qui naquit, vécut et mourut,
Sans laisser de corps dès que l'âme
Eut de ce monde disparu.
— C'est ainsi que les solitaires,
Dans les plus arides déserts,
Pour récréer leurs jours austères,
S'offraient des problèmes divers.

Explication de l'Enigme
contenue dans le numéro du 26 Février :
Marguerite.

Mots du Triangle : M O I N E
O R D O
I D A
N O
E

Poésie

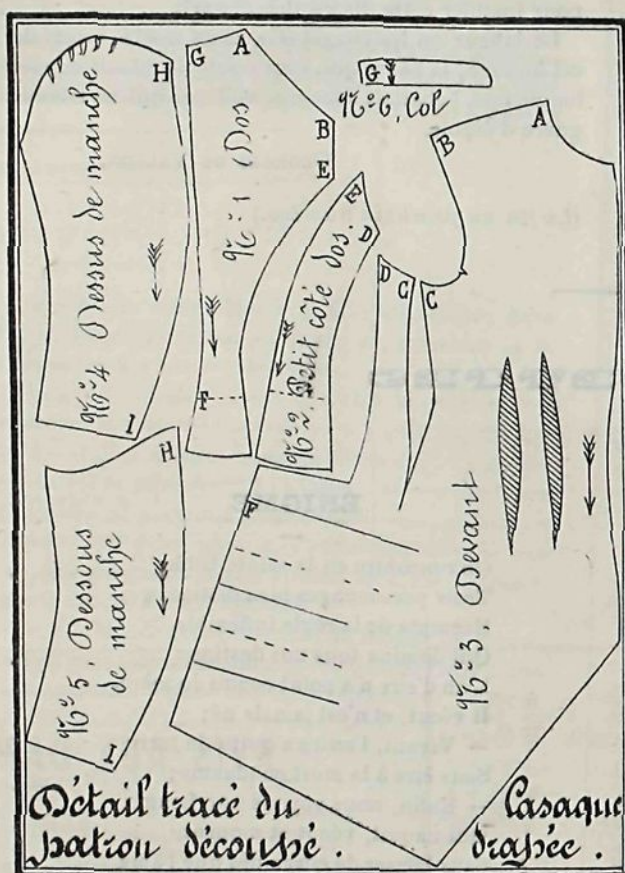
Les heures paisibles sont celles
Dont le vol est si doux, si doux
Qu'au frémissement de leurs ailes,
Nul écho ne s'éveille en nous.

Elles n'apportent à la vie
Ni la peine, ni le plaisir,
Aussi, leur fuite n'est suivie
D'aucun regret, d'aucun désir.

Au livre de notre mémoire
Elles n'inscrivent point leur nom :
Ces heures-là n'ont point d'histoire.
Faut-il qu'on les dédaigne ? Oh ! non !

Elles seront toujours trop brèves
Dans ce monde trop agité,
Les heures calmes où nos rêves
Vont et viennent en liberté.

PAUL COLLIN (*Les Heures paisibles*).



Explication du patron découpé.

Modèle nouveau pour le printemps. Façon drapée de côté avec le dos très court et un nœud à pans sur les plis qui viennent se fixer sur la petite basque du dos.

1, Dos. — 2, Petit côté du dos. — 3, Devant. — 4, Manche, dessus. — 5, Manche, dessous. — 6, Col.

Il faut un mètre, vingt centimètres d'étoffe en un mètre vingt centimètres de largeur ou trois mètres en soixante centimètres. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe, et les lettres de raccord correspondent



Casaque-confection (patron découpé), de M^{lles} Vidal.

aux coches du patron découpé. Réunir dos, petit côté et devant, en suivant la disposition du détail ; faire les pincées. La casaque ainsi apprêtée, former les plis marqués sur les côtés du patron n° 3 ; les fixer sur la basque du dos à la ligne pointillée en raccordant les coches. Faire avec un large ruban de moire ou de satin un nœud volumineux, avec pans, qui se posera sur la ligne pointillée du dos. La manche se fronce à l'épaule. Col montant. Pour garniture une belle frange chenillée avec jais.—Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4458 et le patron découpé d'une casaque-confection, figurine page 84.

3-84 838 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.